

**SPINOZA**  
  
**À LA PLAGE**

**PERSÉVÉRER DANS UN TRANSAT**



PHILIPPE SALTEL

**SPINOZA**  
  
**À LA PLAGÉ**

**PERSÉVÉRER DANS UN TRANSAT**

**DUNOD**

Principe de collection, conception & illustration  
de couverture : Marie Sourd, Atelier AAAAA  
Crédits typographiques : *Grotesque6* © Hoftype



**NOUS PROTÉGEONS LE DROIT D'AUTEUR :**

Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins  
d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle.  
La fouille de textes et de données est interdite  
conformément à l'article 4(3) de la Directive (UE) 2019/790.

Toute reproduction ou diffusion de cet ouvrage, même partielle,  
sans autorisation, est strictement interdite.

Le piratage porte atteinte au travail des auteurs  
et fragilise l'ensemble de la chaîne du livre.

En partageant ou reproduisant ce livre illégalement, vous mettez  
en danger celles et ceux qui le créent, le produisent et le diffusent.



**NOUS NOUS ENGAGEONS EN FAVEUR DE L'ENVIRONNEMENT :**

Vos livres sont imprimés sur des papiers certifiés  
dans des formats optimisés pour limiter la perte.

Nous imprimons 70 % de nos livres en France et 25 % en Europe.

Nous limitons l'utilisation du plastique  
sur les couvertures de nos ouvrages.

© Dunod, 2026  
Dunod Éditeur, 11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff  
[www.dunod.com](http://www.dunod.com)  
ISBN 978-2-10-089096-5

## INTRODUCTION



# PERSÉVÉRER DANS UN TRANSAT

*Il peut être opportun de s'intéresser à la philosophie de Spinoza à la plage, en levant les yeux de temps à autre vers le paysage marin qui s'offre à nous, comme il peut l'être de contempler depuis un sommet l'étendue grandiose des monts et des vallées, ce livre à la main, ou d'en arrêter un moment la lecture pour goûter le silence de la forêt, seulement interrompu par quelque chant d'oiseau, et porter son regard jusqu'à la cime des arbres.*

Le mouvement des vagues et la vie sous-marine que cachent la surface des eaux, les torrents, les rochers ou les vastes flancs des monts avoisinants et les bêtes sauvages qu'à l'occasion on peut apercevoir, les jeux de la lumière entre les feuillages des arbres et les bruits discrets qui font supposer la présence d'autres êtres vivants nous font

penser, en effet, à toute la complexité de ce système que l'on nomme la « Nature » et, en même temps, à tous les êtres naturels. D'un côté, l'univers infini dont l'horizon, la hauteur des sommets ou la silhouette élancée des conifères donnent l'idée ; de l'autre, tout ce qui est là, grains de sable, insectes minuscules, plantes fleuries entre deux roches, sifflements des marmottes, nids de fourmis et ce chevreuil révélant sa présence par son brusque départ : énigme de tout cela, qui existe, énigme de l'existant.

Certes, toute chose, vivante ou non, est l'effet d'une ou plusieurs causes. Les marées sont produites par l'attraction des astres, la fleur par l'adéquation d'un milieu à une graine portée là par le vent, quand l'animal n'est venu à la vie que par une reproduction, sexuée ou non. Et ces causes ont à leur tour d'autres causes, de même que tout phénomène du vaste univers. Peut-on alors identifier une première cause, et dans quels termes ? Chacun d'entre nous a été, est ou sera confronté à cette question, par exemple quand d'autres affirment leur croyance ou leur incroyance ou quand il considère le phénomène religieux dans les sociétés humaines. Il peut la négliger, la laisser sans réponse, mais non la supprimer. Or, Spinoza la prend à bras-le-corps, en premier lieu dans son chef-d'œuvre, *l'Éthique*. Tous les ouvrages du philosophe tendent vers ce livre inimitable, et le seul qui lui soit postérieur, le *Traité politique*, en déploie des acquis. Il est donc le livre qui nous offre la totalité de sa philosophie.

*L'Éthique* est l'un des plus grands classiques de la philosophie occidentale ; il se présente pour l'une

des aventures de lecture les plus décisives en une vie. Pourquoi donc ? D'abord en raison de sa forme : cet ouvrage est écrit « à la façon des géomètres », « *more geometrico* », comme l'indique son titre complet *Éthique démontrée selon l'Ordre géométrique et divisée en cinq Parties, dans lesquelles il s'agit I. De DIEU. II. De la Nature et de l'Origine de l'ESPRIT. III. De l'Origine et de la Nature des AFFECTS. IV. De la SERVITUDE Humaine, autrement dit des FORCES des AFFECTS. V. De la PUISSANCE de l'INTELLECT, autrement dit de la LIBERTÉ Humaine*. En substituant la notion d'« ordre » à celle de « façon », qu'il avait employée dans un ouvrage précédent (les *Principes de la Philosophie de Descartes*), Spinoza signifie que l'exemple du raisonnement des géomètres commande chez lui plus qu'un style ou une manière de présenter ses thèses : ces dernières sont ordonnées, autrement dit conformes à une exigence, celle d'une intelligence des choses.

L'ordre géométrique, c'est un « ordre de l'intellect », selon la formule employée un peu plus tard dans le texte, un « ordre par lequel l'Esprit perçoit les choses par leurs premières causes » (E2, 18, Scolie<sup>1</sup>). Le modèle est celui des *Éléments* d'Euclide, dans lesquels le mathématicien procède par définitions, postulats (non démontrés mais

---

1. Les citations de l'*Éthique* sont suivies de la lettre E, puis du numéro de partie, de la proposition et, le cas échéant, du type de texte d'accompagnement (démonstration, corollaire, scolie, etc.). Les autres œuvres sont signalées par des initiales dès la deuxième occurrence, suivies du chapitre et/ou du paragraphe.

indubitables) et notions ordinaires (ou « axiomes » reçus pour vrais sans démonstration parce qu'ils sont évidents).

Spinoza opère comme suit : en lieu et place de l'usage de termes équivoques, il présente des *définitions* univoques qui n'expriment pas son « point de vue » mais la description admise par les hommes instruits de l'époque, son lectorat idéal (tout auteur en a un) ; ces définitions entraînent des *axiomes* ; sur le sujet du corps, il présente des *postulats* (que l'on peut avancer comme des certitudes en dépit des limites de notre connaissance du fonctionnement du corps). Le plus souvent, définitions et axiomes sont placés en tête de chacune des parties : ainsi ce qui fait l'objet de chaque partie est-il circonscrit. Mais le développement lui-même est principalement constitué de *propositions* qui, si elles ne vont pas de soi en vertu de ce qui les précède, sont suivies de *démonstrations* qui en manifestent la nécessité. Enfin, l'auteur offre en de nombreuses occasions un commentaire, souvent illustré par des exemples concrets, qui lui permet de réfuter des préjugés (il faut noter que Spinoza ne s'oppose que par exception à tel ou tel autre philosophe ; ce qui est en jeu, chez les philosophes comme chez tout homme, ce sont des croyances erronées, des illusions ou préjugés) : ces textes, très beaux, s'appellent des *scolies*. Tels sont les principaux modes du propos dans ce grand livre, de sorte que l'auteur propose à son lecteur de le « conduire comme par la main » (E2, Préambule) d'un premier matériau (définitions et axiomes) à la suite logique de ses conséquences (des propositions et leurs démonstrations).

Chaque proposition démontrée implique la suivante, et ce du début jusqu'à la fin de l'ouvrage : c'est la première originalité de l'*Éthique*.

La seconde se trouve dans son contenu. Voilà en effet un ouvrage qui commence par examiner la question de Dieu, traite ensuite de l'esprit humain avant d'analyser la vie affective. Si chacun peut comprendre que cette dernière analyse importe pour la constitution d'une « éthique » qui serait enfin déployée sous la forme d'études de « la servitude » puis de « la liberté », la nécessité des deux premières parties paraît moins évidente. Dans sa correspondance, Spinoza a d'abord désigné l'ouvrage en cours d'écriture comme sa « Philosophie », avant d'employer à son sujet le nom d'« Éthique » finalement choisi pour titre ; le projet initial comportait trois parties, mais la troisième, qui avait sans doute pour objet le bien-être des hommes, s'est elle-même développée et divisée en trois. Pour comprendre l'adéquation du contenu au titre, nous devons alors considérer le sens du concept d'*éthique*.

De nos jours, la notion est largement utilisée, sans doute trop si l'on considère qu'elle peut l'être parfois pour « faire la morale » sans l'avouer, dans la mesure où elle serait moins contraignante que cette dernière. Bien que ces termes puissent en toute rigueur se substituer l'un à l'autre, ils ne sont pas entendus comme équivalents. On peut dire que l'éthique se donne les *fins* pour objets et la morale, les *normes* de comportement permettant d'atteindre ces fins. Dès lors, l'entreprise spinoziste

relève bien de la première dans la mesure où elle traite, au bout du compte, de ce qui vaut vraiment la peine dans une existence. Dans les premières pages d'un texte plus ancien, le *Traité de la réforme de l'entendement* (1677), le philosophe raconte sa déception des « biens » poursuivis d'ordinaire, « les richesses, les honneurs et le plaisir sensuel » qui s'accompagnent de tant de peines pour les obtenir, de tant d'addictions et d'insuccès qu'il doit ainsi conclure :

« [...] ces maux semblaient provenir de ce que toute la félicité ou l'infortune ne dépend que d'une seule chose : de la qualité, semble-t-il, de l'objet auquel nous nous attachons par amour. » (*Traité de la réforme de l'entendement*, § 3)

Voilà bien une question *éthique* : qu'est-ce donc qui mérite vraiment d'être aimé ? À quoi pouvons-nous consacrer notre vie pour qu'elle soit vraiment heureuse ? Le projet de Spinoza se comprend alors encore mieux si l'on précise que les normes de la *morale* se réfèrent toujours à un idéal humain, une « essence » de l'homme qui sert de référence pour juger les comportements des uns et des autres – et ce, qu'il s'agisse des systèmes moraux propres à tel ou tel groupe humain ou de la philosophie morale elle-même quand elle « prescrit » ce qu'il serait juste ou injuste de faire ; l'éthique, préoccupée de ce qui est bon ou mauvais (plutôt que du « Bien » et du « Mal »), doit, pour sa part, admettre que cela ne se présente que pour tel ou tel et dans une certaine situation, comme l'indique cette illustration qui témoigne aussi de l'humour de Spinoza :

« Par ex., la Musique est bonne pour le Mélancolique, mauvaise pour l'affligé ; et pour le Sourd, elle n'est ni bonne ni mauvaise. » (E4, Préface)

Évidemment, cela n'est qu'un exemple, celui d'une chose qui peut soulager la tristesse mais importuner le deuil ; il s'agit bien d'aller au bout de la question éthique, c'est-à-dire d'expliquer pour quelle raison une chose, quelle qu'elle soit, peut être dite « bonne » dans des circonstances données et, pour un certain individu, pour quelle raison elle *convient* à sa nature. Ce n'est pas vers le ciel des idéaux que le regard doit alors se tourner, mais vers la terre où s'activent non seulement les individus humains, mais beaucoup d'autres individus. Sur ce point, Spinoza nous offre une proposition radicale, qui mérite d'être méditée comme définition de ce qui constitue un être et en même temps conservée comme principe éthique fondamental.

« Chaque chose, autant qu'il est en elle, s'efforce de persévérer dans son être. » (E3, 6)

La nature des êtres est donc telle qu'ils ont tous en commun cette tendance à se maintenir et si possible à s'augmenter, ce que veut dire « persévérer ». Le verbe signifie à la fois « continuer » et « progresser ». Cette proposition de définition de tout être par son effort (*conatus*) porte donc sur la nature des êtres. Elle implique qu'un être tend naturellement à s'opposer à certains autres pour se conserver et à s'associer à certains autres pour s'augmenter. On notera que l'incise « autant qu'il est en

elle » indique qu'il a plus ou moins de puissance pour ce faire, une puissance que l'on peut penser naturelle, mais aussi conjoncturelle. Il faut alors savoir pourquoi les êtres de ce monde peuvent être ainsi définis : cela suppose de rendre compte des raisons de toute chose, de remonter d'un degré encore et, par suite, de penser la cause même de tout être en tant qu'il a sa cause en quelque chose d'autre. Mais finalement, en quoi ? Voilà la question de l'origine de toute chose.

Nous avons ainsi tracé brièvement le chemin à l'envers : de la recherche de ce qui est bon à la définition de ce qui est, et de celle-là à la question de la nature entière, prise comme totalité mais également en tant que principe (comme lorsque l'on dit que « la nature fait bien les choses »). L'éthique n'a pas besoin d'une théologie, comme la morale (même quand elle n'est pas religieuse), mais elle se justifie d'une ontologie, de ce qu'est et d'où s'explique ce qui existe, ce qui est là, sous mes yeux, et moi-même, membre de l'humanité. Nous sommes remontés en quelque sorte des effets aux causes ; dans *l'Éthique*, Spinoza nous conduit des causes premières aux effets, et particulièrement aux effets de ce livre lui-même, à la fois un « traité » de philosophie et un « manuel » pratique pour persévérer.

Comme nous sommes si souvent pressés d'admirer l'argent, la célébrité, les jouissances proposées au consommateur, il n'est pas de meilleur moment qu'un temps de loisir pour entendre une autre voix que celles qui vantent de tels « biens », en apprendre un peu plus de ce « Prince

## INTRODUCTION

des philosophes », selon l'expression de Gilles Deleuze, acquérir l'envie de le lire (et, nous l'espérons, quelques moyens pour le lire sans trop de difficultés). Il est donc temps de commencer à persévérer dans un transat.